

Nathalie Côte
Le renversement
des pôles



rentrée littéraire
Flammarion

Le renversement des pôles

Couple : deux personnes de la même espèce considérées ensemble.
Couples en vacances avec enfants : spécimen d'un genre particulier qui attend l'été avec impatience mais qui risque fort de finir la tête dans le sable.

Les Bourdon et les Laforêt ont loué deux appartements voisins dans une résidence avec piscine en bord de mer. Chacun est arrivé avec la même envie : consacrer ce temps béni aux enfants, au repos, aux projets. Et tous sont rattrapés par leurs obsessions propres : fuir un mari ennuyeux, gagner vite plus d'argent, faire oublier qu'on a pris dix kilos, faire semblant que tout va bien. Passée l'euphorie de l'échappée belle, ils ne tarderont pas à découvrir que changer de vie a un prix, que la liberté exige du souffle et qu'elle ne s'achète jamais à bon compte.

Avec un humour acide et une implacable clairvoyance, Nathalie Côte se fait entomologiste de la classe moyenne et pavillonnaire. En filigrane, elle dénonce le monde du travail, véritable machine à tuer, et le monde matérialiste, qui propose vainement de se consoler en consommant à crédit. On regarde ces personnages ni aimables ni détestables se débattre et renoncer. On les regarde, en espérant ne pas leur ressembler.

Nathalie Côte est née à Rouen en 1971. Elle est compositeur de musiques d'illustration et d'œuvres électroacoustiques et vit aujourd'hui en Savoie. Le Renversement des pôles est son premier roman.

Le renversement des pôles

Nathalie Côté

Le renversement des pôles

roman

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0813-7247-4

« Nous assistons présentement à l'effondrement d'une civilisation [...]. Depuis de nombreuses années, les lois, les mœurs, la littérature ont concouru à favoriser le développement de l'individualisme. Jamais on n'a autant parlé des droits de l'Homme, mais jamais on ne s'est aussi peu soucié des devoirs qui en sont le corollaire. Cette idolâtrie de l'individu a porté ses fruits inévitables, et on a vu s'épanouir l'égoïsme féroce, l'hypertrophie du moi, le matérialisme obtus. »

Eugène MATHON,
extrait du discours prononcé
au déjeuner ayant suivi
la XII^e assemblée générale annuelle
du Comité central de la laine,
le 19 avril 1934.

L'amour a ceci de commun avec les chambres à air qu'il éclate sans prévenir quand il ne fuit pas sournoisement. Quelle que soit l'option retenue par le destin, la course prend fin dans le talus sous l'œil perplexe des vaches campées derrière leur clôture tordue. Débarrassé de ce présupposé romanesque, l'infortuné trouvera dans la télévision, le bricolage ou le single malt des compensations très valables. Il peut aussi préférer la culture des orchidées ou l'observation des libellules demoiselles au 105 mm. Tout le monde vous le dira, la macrophotographie est une source d'émerveillement sans douleur, du moins en apparence, car une fois le matériel replié, la contemplation laisse place au combat entre partisans et adversaires de la révolution numérique. Semant la discorde partout où elle passe, elle signe le règne d'un monde nouveau où les commandes « delete » et « undo » effacent la distinction entre le geste du maître et la gaucherie du débutant. Il suffit d'appuyer sur une touche et de retenter sa chance, comme à la loterie.

L'homme qui retient notre attention et que nous allons observer de plus près s'est rangé dans le camp des modernes. Ses parents ont choisi de l'appeler Arnaud, une décision irrévocable prise il y a trente-huit ans.

Du lundi au vendredi, sauf jours de réduction du temps de travail, Arnaud Laforêt quitte son pavillon de la banlieue lyonnaise à sept heures cinquante pour rejoindre la métropole où il exerce la profession de statisticien. Pour remplir au mieux sa mission, l'Administration a mis à sa disposition un bureau de neuf mètres carrés éclairé d'un plafonnier basse consommation, meublé d'une table en stratifié blanc, d'une armoire métallique à rideaux monobloc et d'une chaise en polyoéfine avec soutien lombaire. Sur la moquette bleu roi, deux taches de café sont habilement cachées sous une tour informatique dont la puissance de calcul décourage toute tentative critique. C'est dans ce cadre, où une guirlande de Post-it scotchés autour d'un écran coréen tient lieu de fantaisie, qu'Arnaud Laforêt découpe la société française en tranches, comme les charcutiers leur jambon.

Ce n'est pas le trahir que de révéler son peu d'appétit pour les synthèses sur la production des vins, jus et moûts et autres « chiffres clés ». À l'heure du déjeuner, il s'évade en mettant à jour un blog dans lequel il partage ses coups de gueule, ses trucs de cuisine, ses chansons préférées. Une fois rassemblées les miettes de son sandwich, il traverse le couloir et revient avec un gobelet de café court extra sucre qui lui brûle les doigts. Il lui reste alors une vingtaine de minutes pour

répondre aux suggestions de la « Photo mystère », la rubrique la plus populaire du site. Sous forme de concours, il invite les amateurs et les professionnels à reconnaître une fleur ou un insecte photographiés sous un angle déconcertant. La modération du forum est une occupation à plein temps, il faut encourager les nouveaux inscrits, filtrer les commentaires et désamorcer les éternels conflits entre NoLife63 et PixL.

Cette passion dévorante pour la macrophotographie ne fait pas l'unanimité dans le service, certains ne se gênent pas pour railler « Laforêt, le photographe au ras des pâquerettes », mais ils ne font pas le poids devant ses fans, Christine Gontran en tête. Heureuse gagnante, elle promène aujourd'hui sa photo à travers la petite fête donnée pour le départ de Pierre Lacaze et ne lâche pas Arnaud d'une semelle. « Ah, c'est vraiment magnifique, vous êtes trop gentil. » Lui : « Encore bravo, c'était rudement épineux » (allusion à la rose Souvenir de sainte Anne qu'il fallait découvrir). Se privant de petits-fours pour ne pas graisser le papier, elle se demande où l'accrocher pendant que Pierre Lacaze, mémoire informatique de l'étage, évoque les Apple II avec des trémolos dans la voix. Sous des applaudissements hésitants, le jeune retraité enfourche le vélo cadre en alliage Nuts 5 offert par ses collègues et donne trois coups de pédale jusqu'à l'issue de secours. On fait une photo souvenir sous le panneau des réglementations pondues chaque jour comme un œuf par la direction. C'est promis, il reviendra dire bonjour. On se sépare. Émus.

Sur le chemin du retour, pris dans les embouteillages habituels, Arnaud écoute les informations en continu et fait un détour pour récupérer Erwan, son fils, gardé par une nourrice. Arrivé à la maison, il remplit pour eux deux bols de céréales et l'envoie faire ses devoirs pendant qu'il met en ligne la nouvelle « Photo mystère », sorte de crin blanchi et emmêlé qui donnera du fil à retordre jusqu'à son retour de vacances.

Il ouvre un moment la fenêtre du bureau pour faire sortir la chaleur accumulée durant la journée et regarde sa montre. Selon toute probabilité, Claire, sa femme, ne rentrera pas avant une heure, fatiguée, elle dit aussi « rincée ». Elle avalera quelque chose de léger avant de finir la soirée devant un bon film, c'est-à-dire un film dont elle connaît la fin, la déception est un luxe qu'on ne peut se permettre après une journée de travail et quarante-cinq minutes d'Aquabike.

Pour conjurer les effets délétères du temps, trois fois par semaine elle pédale dans une eau froide sous l'œil faussement inquisiteur d'un coach au crâne rasé. Ni le vent qui balaie le parking l'hiver ni l'odeur suffocante du chlore ne la détournent de ce chemin de Damas tracé par un prophète en slip de bain. Le contrôle exercé sur son corps n'est qu'une des facettes de son activisme sur le front du « développement personnel ». À la Bourse de l'épanouissement, Claire maintient ses actifs au plus haut, parfois au prix de quelques mensonges. Sur ce marché comme sur les autres, une valeur à la hausse est une valeur qui se porte bien, à qui tout sourit. Élodie, sa jeune collègue fraîchement arrivée à

l'agence, est un exemple de ce triomphalisme permanent : « Les vacances ? Formidables », « Noël ? Génial », « Le petit dernier ? On se demande s'il n'est pas surdoué, on va peut-être le faire tester. » Dans un monde d'incertitudes, Élodie rassure, elle est comme ce vieux gilet qu'on porte le dimanche à la campagne.

Second violon de l'orchestre des employées radieuses, Claire suit le mouvement, se tient informée des modes, des tendances, fuyant cependant tout ce qui se rapporte à la sexualité. Le sexe avec son mari est un bricolage hasardeux, deux prises emboîtées l'une dans l'autre dans l'attente d'une étincelle qui ne vient pas. L'occasion de penser à la liste des courses ou d'envisager une nouvelle couleur pour les rideaux du salon. Conscient de son impuissance, Arnaud cherche d'autres voies, minimise les risques.

Depuis deux ans environ, il fréquente assidûment le site Pornhub.com. Quelques clics et il est chez lui, on le reconnaît, on lui propose des extraits de vidéos amateur, ses favorites. Après avoir jeté un œil aux cahiers de son fils, il revient dans le bureau et se presse de faire son choix. La lecture démarre et la caméra plonge sur le regard hésitant d'une jeune blonde aux paupières pailletées. Le style vestimentaire, la balance des blancs capricieuse, tout concourt à renforcer le caractère d'amateurisme. L'actrice fait de son mieux pour teinter son jeu d'une douce inquiétude et d'une totale soumission. Quelques indications de mise en scène sont données dans une langue étrangère, l'intonation rappelle la délégation polonaise reçue l'hiver

dernier dans le cadre d'un échange européen sur la statistique. On dira que c'est du polonais, il faut avancer. Arnaud ne tient pas à revivre ce jour où Erwan est entré sans prévenir pour lui demander des piles. Depuis, il a programmé une touche qui remplace le navigateur Internet par une splendide *Orchis Laxiflora*.

Le sexe dans la main gauche, il murmure des insultes à l'oreille de la jeune femme en caressant l'écran. Quelques minutes plus tard, il réprime un son rauque et s'écroule sur sa chaise. Ses jambes ramollies sont étendues sous le bureau, il se penche pour atteindre le rouleau de papier absorbant caché au fond du tiroir.

Ruiselante, sa serviette en travers des épaules, Claire reprend son souffle et jette un regard fuyant en direction du miroir accroché dans le vestiaire. Elle mesure son tour de cuisse d'un œil impitoyable et se tourne pour se changer. Agrafant le soutien-gorge offert par son mari « comme ça, pour le plaisir », elle échange quelques mots avec ses voisines au sujet de la séance d'Aquabike. L'air alourdi par le mélange des parfums lui fait penser aux mains d'Arnaud, à leur odeur de savonnette, elle pense aussi au petit plat qu'il aura mijoté pour le dîner, au compliment qu'il attendra comme un chien attend son sucre.

Épuisée, elle retombe sur le banc parmi les vêtements éparpillés et s'adosse au mur glacé. Dans quarante-huit heures, elle partira en vacances avec un mari qu'elle n'aime pas et que tout le monde lui envie.

Vincent Bourdon entame sa deuxième rangée de Pepito quand les portes de l'ascenseur se referment devant lui. Pendant la descente, il se remémore l'état de son stock de biscuits caché dans le flanc des pneus hiver empilés dans le garage. Virginie, sa femme, est intraitable sur le sujet. Pas question de manger ces « cochonneries » devant leurs filles, les problèmes alimentaires, ça commence tôt. Oui, il sait, il est au courant, mais c'est ça ou la cigarette. Alors ? Elle préfère quoi ?

Le groupe NéoVision qui l'emploie depuis huit ans comme technicien informatique de réseau n'est guère plus indulgent avec ses petites manies. Impossible d'échapper à l'œil qui capte les faits et gestes du personnel. Même la voiture de service est surveillée. Qu'il laisse derrière lui une miette ou un relent de tabac et Claude, son binôme, s'empressera de le dénoncer au N+1.

Il trouve heureusement quelques satisfactions lors des interventions clients. Un réseau bloqué et c'est toute l'entreprise qui est au bord de l'infarctus, la

privation d'accès à une base de données est vécue comme une petite mort.

Attendu comme le Messie, il ouvre et referme les corps métalliques sous l'œil admiratif du personnel féminin rassemblé par grappes autour de lui. Quelquefois, un chef débarque entre deux réunions pour dire tout le bien qu'il pense de ce « merdier informatique ». Vincent écoute d'une oreille distraite, il y a longtemps qu'il a renoncé à tout expliquer, huit ans de métier et on devient fataliste. Les seuls qui l'étonnent encore sont ceux qui entretiennent un rapport magique à l'ordinateur. Dotés sur le papier d'une belle intelligence, une simple défaillance de la machine les fait dérailler et régresser à l'état de Néandertal. Ils secouent le clavier, la souris, répètent comme une incantation la commande « CTRL+ALT+SUPR » et frappent l'écran à coups de poing avant de s'en détourner avec une moue dégoûtée.

Une fois le réseau remis sur pied, Vincent peut se laisser aller aux bons soins des employées reconnaissantes : « Et que veut-il boire ? Un café allongé comme la dernière fois ? » (Les aléas de l'informatique scellent des amitiés durables.) Frétillant au milieu des jupes courtes et des chemisiers échancrés, il offre ses Pepito en rappelant la consigne : ne jamais mentionner ces pauses à qui que ce soit. Il n'est pas près d'oublier la convocation de son supérieur après qu'une femme l'a décrit au téléphone comme « Le monsieur qui mange des Pepito ». Primo, il n'était pas payé pour se régaler chez les clients, secundo, un collègue qui préférerait garder

l'anonymat s'était plaint de saletés trouvées sous le siège de la voiture. Conclusion : un avertissement.

Bouclant sa ceinture, Vincent jette l'emballage vide au pied du siège passager. La montre du tableau de bord affiche vingt heures trente-deux. Sa voiture est la dernière sur le parking de NéoVision, la faute aux heures supplémentaires. Au début, il les a acceptées pour dépanner et, avec le temps, c'est devenu l'habitude. L'entreprise ne manque pas d'arguments pour différer l'embauche du technicien qui soulagerait l'équipe. Une fois, c'est la conjoncture qui est mauvaise, une autre, ce sont les clients qui sont trop volatils, et puis, « de toute manière, si vous n'êtes pas contents, il y en a dix qui attendent dehors, dix qui seraient bien contents de les faire, ces heures supplémentaires ».

Vincent le connaît par cœur, le credo des fondateurs de NéoVision. Il sait tout de leur vie, de leur jeunesse. À vingt ans, ils défiaient la police en grim pant sur des barricades, ils étaient célébrés, conspués. Sur les clichés des magazines, on les voit groupés derrière un opportuniste aux yeux écarquillés, agitant des pancartes « Ne travaillez jamais ! » Ils ont fière allure, ces révolutionnaires, avec leur rébellion pour plan de carrière. Les mêmes qui, parvenus au sommet en semant les graines de la terreur, sirotent aujourd'hui leur retraite dans des « Clubs Olé », laissant l'addition à une jeunesse enterrée vivante qui saute dans le trou sans protester. Seuls les aventuriers échappent au destin tracé par ces Robespierre au petit pied et quittent le pays dans l'indifférence générale. Vincent n'est pas

de ceux-là, il broute paisiblement, au milieu du troupeau emmené par des seniors managers adeptes de la pédagogie infantilisante et des stages sportifs obligatoires.

Tiré de sa léthargie par le tourbillon des événements footballistiques du jour, il se gare devant le 15, lotissement Les Lucioles, et laisse l'autoradio en marche le temps d'ouvrir la porte du garage. Il avance jusqu'au repère indiqué sur le mur pour ne pas rayer le pare-chocs et enfouit l'emballage de Pepito au fond de la poubelle. Se déchaussant dans le couloir, il reconnaît un bruit qu'il croyait ne plus jamais entendre après l'intervention du plombier, un coup de bélier pareil à celui qui avait déclenché la rénovation de la cuisine. Ce soir-là, Virginie avait lancé un ultimatum. Le doigt tendu vers le mitigeur de l'évier, elle avait crié : « C'est lui ou moi. » Plus de repas, plus de vaisselle, plus de lessive, en un mot : la grève.

Ça devait finir comme ça, ce n'était qu'une question de jours. Le frère de Virginie était venu un dimanche midi avec les plans de sa future maison truffée de technologies dernier cri et avait allumé le feu sous la chaudière. De nouvelles envies s'étaient mises à bouillir dans le cerveau de sa sœur, bientôt distillées en obsession pour le frigo américain, l'îlot central et l'aspirateur centralisé.

Le concept d'îlot central, car les cuisinistes sont aussi des amis du concept, est un cas d'école. Faut-il y intégrer l'évier ? La table de cuisson ? Les deux ? Ne rien mettre ? Et les projections de graisse ? Et

la vaisselle de la veille ? Les visiteurs impromptus la verront. Une collègue de Virginie à la préfecture a tranché en expliquant qu'avec l'îlot tout équipé on pouvait préparer le dîner face à la télévision et ainsi ne plus tourner le dos à la vie familiale.

Usé comme un torchon de fin de banquet, Vincent a cédé, il a téléchargé le logiciel de conception en ligne et Virginie a modélisé cinq agencements avec trois couleurs de façades et autant de combinaisons possibles avant de se décider.

Fronçant les sourcils, il trempe un morceau de pain dans son bœuf bourguignon. Sa femme picore les miettes tombées autour de son assiette en disant :

— Ce n'est pas de ma faute si le Tiguan a un coffre plus grand que le X1.

Humectant l'index, elle ajoute :

— Il est plus haut, moi j'aime bien être surélevée.

Si vous l'ignorez, le Tiguan est une espèce à quatre roues motrices, issue de « Tiger » et « Leguan » (respectivement « tigre » et « iguane » en allemand). N'allez pas en conclure qu'il s'agit là du fidèle compagnon des amoureux de la chasse aux lions, non, le Tiguan a été conçu pour les « accros à la ville », une ville sortie tout droit de l'imagination des communicants à roulettes, un hybride de la jungle et de Marnes-la-Coquette.

Vincent glisse de son tabouret comme un reptile et attrape une bière dans le frigo. À la manière dont les yeux de sa femme brillent quand elle tourne les pages de la brochure du constructeur, il sait que ce n'est pas la peine d'insister.

Remerciements

Je voudrais remercier ceux qui chacun à leur manière ont contribué à la naissance de ce livre. Par ordre d'apparition : Pierre-Albert Castanet, Anne Dumas, Jaques G. Martin et Alix Penent.



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000709.N001
Dépôt légal : août 2015